

Judi,
le 29 Juillet 1937
Prix: 0,15



Grabador Esteve, 4 - VALENCIA

Porte-parole de la Confédération
Nationale du Travail et de la
Fédération Anarchiste Ibérique

N.º30

L'Indépendance d'abord

Qu'afin de sauver la Nation qu'il gouverne un homme d'état s'humilie et recule prudemment devant certaines provocations, rien de plus naturel et de plus humain.

L'Histoire n'a pas été écrite par les seuls bravaches et les politiques téméraires. Mais ce qui ne saurait mériter nos suffrages, c'est l'attitude écrasante de certains politiques tirant leur pouvoir orgueilleux des humiliations auxquelles ils contraignent leur pays par pure ambition personnelle et pauvreté mentale.

Ils sont de la trempe et du calibre d'un Bazaine ou d'un Franco, pour ne citer que ceux-là.

Ces farouches conquistadors sont en général des timides, des pauvres d'esprit et des lâches pourvus d'une âme d'esclave, exprimant des idées étrangères dans leur langue maternelle. Vassaux de telle ou telle puissance, ils en acceptent inconditionnellement les directives, tirant leur orgueil de la servitude dans laquelle ils maintiennent le pays qui les a vus naître.

Toutes les nations ne sont pas également mûres pour vivre indépendantes. Mais c'est un spectacle tragique que certains peuples ayant tout pour être libres soient l'objet d'une colonisation déguisée en conséquence de la trahison de quelques arrivistes inconscients capables de tout pour conserver leur situation.

La sincérité, le désintéressement ne courent pas les rues. On dit communément d'un homme qu'il est intelligent lorsqu'il

excelle à ordonner ses propres affaires et à tirer personnellement profit de ses facultés.

Cette tendance à tresser des lauriers aux «arrivistes» servis surtout par leur manque de scrupules, cette tendance à glorifier la réussite sans la considérer dans ses rapports avec les intérêts collectifs, nous donne la mesure de la décadence de certains peuples parmi lesquels les valeurs morales n'ont plus cours.

Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que tous les coquins se sont élevés au préjudice de leur patrie, mais il est patent que de nombreuses calamités nous viennent de l'inconscience et du cynisme de certains professionnels de la haute-politique, chez qui l'on trouve mariées une vanité exorbitante et une rapacité sans limites.

La souplesse est une qualité de l'intelligence, mais il y a loin de la souplesse d'un bon père de famille à celle d'un margoulin quelconque soucieux uniquement de se situer, n'ayant d'autre horizon que l'intérêt de sa personne sans considération à l'égard de ceux qu'il prétend défendre et qu'il n'est même pas capable de concevoir.

Nous sommes profondément persuadés que si l'indépendance de la plupart des Nations civilisées était un fait acquis, la paix européenne y gagnerait énormément. Les luttes d'influence à l'intérieur des frontières contribuent beaucoup à envenimer l'atmosphère et se terminent né-

(suite à la quatrième page.)

Faire la guerre

Cinquante-huit camarades appartenant à la Confédération Nationale du Travail ont été fusillés à Bilbao parce qu'ils avaient été convaincus d'avoir tenté d'incendier la ville au moment où les factieux y pénétrèrent.

C'est avec une pénible émotion que nous avons pris connaissance de cette nouvelle tragique. La raison de notre douleur est double. La perte de cinquante huit affiliés parmi les plus décidés de notre organisation nous est une cause suffisante de chagrin. Mais, à vrai dire, ce qui nous bouleverse le plus dans leur mésaventure s'est qu'ils ne soient pas parvenus à réaliser leur projet héroïque. S'ils étaient parvenus à le mener à bonne fin la conquête de Bilbao par les factieux aurait perdu beaucoup de son importance. Les hordes de Franco entrant dans une ville en ruines auraient subi une déception terrible qui, ajoutée aux pertes que nous leur avons infligées, les aurait profondément démoralisés.

Nous ne connaissons pas les causes exactes que firent échouer le projet de nos vaillants camarades. Selon les déclarations de Monsieur Aguirre, président du gouvernement basque, on n'aurait pas jugé opportun en haut-lieu de recourir à des moyens désespérés parce qu'on n'a pas perdu l'espoir, de reconquérir bientôt la capitale d'Euzkadé.

Cet espoir nous paraît hautement justifié, mais ce qui nous le paraît beaucoup moins c'est la douce illusion que semblent caresser les bons bourgeois de Bilbao de retrouver leur bonne ville dans l'état où ils l'ont laissée. Les militaires allemands, conseillers de Franco, ont sur la retraite stratégique des préceptes beaucoup plus radicaux que ceux dont le gouvernement catholico-

(suite à la troisième page)

Le front et l'arrière

LE RETOUR

Midi. Une chaleur terrible s'étend sur la plaine castillane. J'ai laissé la voiture à l'ombre d'une maison en ruines. Tout le village est en ruines. Ça et là des obus de 155 qui n'ont pas éclaté.

Au milieu de la place un lampadaire qui servait en même temps de calvaire et autour duquel la jeunesse venait danser joyeusement avant que la guerre n'éclate.

Dans ce village tout proche de Madrid, on ne sentit pas les effets de la tourmente avant le mois de Décembre de l'année dernière. Cela n'avait pas empêché les habitants mâles d'évacuer les femmes et les enfants. Eux s'incorporèrent dans les milices. Le jour, ils construisaient des tranchées; la nuit, ils montaient la garde. Ils dormaient quand ils pouvaient.

Je me rappelle comme si c'était hier que nos miliciens, lors de la retraite de Navalcarnero et de Brunete, en arrivant à ce village, après en avoir abandonné d'autres, s'affalèrent, ne pensant plus à rien et s'endormirent, épuisés qu'ils étaient.

Toute la nuit et le jour suivant, je vis le village transformé en cimetière tant les vivants y avaient l'air d'être morts.

Un habitant du village, un jeune paysan, au moment où je me disposais à partir à faire une reconnaissance avec mes gars au haut de la berge de la rivière, s'offrit à m'accompagner, car il connaissait tous les chemins des alentours.

J'acceptai. Son courage me plaisait. Parvenus avec l'auto au haut de la berge, nous nous mîmes à l'explorer nous aventurant jusqu'au village voisin que l'ennemi n'avait pas occupé.

Mais juste au moment où nous y entrions, l'ennemi y faisait aussi son apparition.

Le Tercio effectuait un mouvement

enveloppant tandis que par la rue unique pénétrait un détachement motorisé.

Nous arrê tâmes la voiture et, pendant que notre chauffeur la retournait, manoeuvre difficile à effectuer pour une grande voiture sur un chemin relativement étroit, nous restâmes étendus sur le sol, surveillant l'ennemi et prêts à tirer.

Une fois la voiture en marche sur le chemin par lequel nous étions venus, l'ennemi lança à notre poursuite une auto rapide, mais pas si rapide que notre trente-cinq chevaux, et nous parvîmes à nous échapper.

Quand nous arrivâmes au village dans lequel je me trouve de nouveau tout le monde dormait et personne ne pouvait

s'imaginer que l'ennemi se trouvait à cinq kilomètres.

Aujourd'hui, comme il y a sept mois, j'ai rencontré un jeune paysan me rappelant nos ardeurs passées. Le village est de nouveau au pouvoir des loyaux, et à quelques kilomètres nos gars ont pris d'aussaut une tranchée ennemie dans laquelle ils ont trouvé 37 fusils, un fusil mitrailleur, trois caisses de grenades à main, de nombreuses munitions, etc.

Une attaque impétueuse des nôtres parvint à mettre l'ennemi en fuite.

Notre «Glorieuse» a déployé son courage de chaque jour.

L'offensive continue.

MAURO BAJATIERRA

La Chine et les Chinois

(Suite de la huitième page.)

pernicieux d'une civilisation minée par l'alcool et par une culture tirée d'un monceau de livres (en général très mauvais) et déformés encore par une très mauvaise éducation. Ce qui choque le plus l'homme qui a voyagé c'est l'infériorité du chrétien sur le Chinois et le Musulman en ce qui concerne le savoir-vivre. Le chrétien est imprégné de choses livresques mais sa conduite est au-dessous de tout. Farinacci, par exemple, grand manitou fasciste, s'exprime plus grossièrement qu'un débardeur turc. Un grand financier américain fera toujours piteux visage à côté d'un seigneur musulman.

Cette bassesse donne le ton à la politique. Il n'est que de constater la basse acrobatie à laquelle se livrent les lords de la Non-Intervention. Est-ce que ces grossièretés seraient possibles de la part de gens moralement bien constitués? Est-ce que ces manèges, ces maquignonnages

seraient possibles de la part de gens qui seraient vraiment bien élevés? Et tout cela pour gagner quelques livres. J'avais bien raison d'écrire, il y a vingt ans, à l'occasion de la guerre qui sévissait alors, que «trois» siècles d'enrichissement et de whisky avaient détruit les cerveaux de l'aristocratie anglaise. Et voici que ce pauvre «gentleman» qui, il y a quelques jours, crut devoir prendre la défense de Franco au Parlement vient me confirmer dans ma conviction. Et plus que lui encore, viennent me donner raison ces défenseurs déguisés de notre ex-général éhonté (et privé de capacité) qui pour défendre les banquiers dont il dépend n'a pas hésité à sacrifier la vie de tant de citoyens, de pauvres femmes sans défense et d'enfants innocents. Tout cela de sang-froid, par envie et méchanceté.

Mais pourquoi nous étonner? La politique anglaise est ainsi. La livre sterling par-dessus tout.

L'indomptable

La politique internationale

A contre-sens

Faire la guerre

(suite de la première page)

Nous ne comprenons plus ou nous ne comprenons que trop ce qui se passe à Londres. La diplomatie fasciste mène librement le jeu consistant à gagner du temps et à favoriser Franco.

Tandis que l'Italie affirme qu'elle est disposée à admettre le retrait des volontaires, les renforts germano-italiens ne cessent de débarquer en Espagne rebelle et Franco se livre à des orgies de sang par lesquelles il espère rompre le front d'airain que nous lui opposons. Les espoirs de ce misérable aventurier seront déçus, mais les fabricants d'armes et de munitions marquent le coup et l'Allemagne continue à disposer librement du minerai de fer à la conquête duquel elle a tant sacrifié et qui, transformé en matériel de guerre, doit dans son esprit faire de la France un vaste cimetière.

Le fond de l'acquiescement tacite des Anglais-nous savons ce que valent leurs coups de poing sur la table-réside dans l'espoir, que nous avons dénoncé il y a longtemps, de parvenir à un accord dont la France seule ferait la frais. D'autre part, le Quai d'Orsay est tenu en haleine par la promesse fallacieuse que lui font Hitler et Mussolini de se détourner de l'Occident et de diriger leur hie vers l'Est.

En attendant, les Français discutent dans des conditions d'infériorité indéniabile, sous la menace des canons allemands et avec les Italiens installés aux Baléares, sans compter le Maroc, etc. Les Français ont perdu une bataille décisive et nous attendons anxieusement l'effort qu'ils feront pour redresser leur position.

Le bonapartisme des dictateurs totalitaires n'est rassurant pour personne, et si on les laissait toute liberté d'action en Orient, le répit qu'ils auraient accordé à l'Europe occidentale se terminerai vite par une attaque contre celle-ci.

Considérée dans son ensemble, la politique impérialiste de Rome et de Berlin est profondément anti-européenne, car il y a beaucoup de possibilités pour que les Japonais en soient les seuls bénéficiaires.

Somme toute, sous prétexte de nationalisme, Hitler et Mussolini mènent une politique personnelle dont le but principal est de sauver un régime et la demi-douzaine de forbans qui le représentent. Napoléon, lui aussi, en volant de combat en combat, ne cherchait au fond qu'à sauver son prestige personnel, victime qu'il était du mouvement acquis, de la force centrifuge. Sa plus grande faute a été de ne pas savoir se soumettre aux réalités et se démettre à temps.

Quand il conçut que la solution du problème français était à l'intérieur, il était trop tard.

Nous avons l'impression que la politique internationale marche complètement à contre-sens. Dans l'affaire d'Espagne, on a commencé par commettre l'erreur de placer le conflit sur le terrain de l'idéologie. Les Français qui ont donné dans ce panneau doivent s'en mordre les doigts. La rébellion de Franco n'a d'autre explication que l'expansionnisme des puissance totalitaires. La solidarité idéologique de l'anticlérical Hitler avec Franco et le clergé espagnol est une imposture de première grandeur. Il est vrai que le Vatican se fera bientôt plus germanophile que jamais. Et c'est tout naturel. Il s'agit de défendre ses positions par le détour du nationalisme. Là où l'Eglise est certaine de ses positions, elle n'a aucune raison de faire des concessions. Elle renove sa tactique d'avant-guerre qui consistait à soutenir l'Etat protestant de Guillaume II, contre quoi le concordat lui était garanti. D'où il appert que pour s'assurer l'appui du Vatican rien n'est aussi efficace que de le combattre. C'est ce qui fit Mussolini avant la signature du traité de Latran, c'est ce que fait Hitler. Et c'est ce que ne comprennent pas certains politiques qui en sont encore à s'imaginer que l'on conquiert le haut-clergé en lui faisant des genuflexions et des mamours. Le Vatican s'est fait fasciste par la peur qu'il a du fascisme. Nous le verrons bientôt raciste, quand Hitler l'aura fait dûment chanter. Ceux qui comptent sur Rome pour mettre un frein à la démence nationale-socialiste font preuve d'une dangereuse candeur. L'Eglise et les nazis finiront par s'entendre comme larrons en foire, et les catholiques français seront encore une fois comme en 14, les dindons de la farce. Au besoin, on les accusera d'hérésie, on en excommuniera un bon nombre jusqu'au moment où surgira un réaliste qui donnera à choisir aux croyants entre Rome et la France.

On peut dire de l'Eglise ce qu'on a dit de la femme, qu'elle est une ombre qui fuit quand on la suit et qui nous suit quand on la fut.

est fort probable que les germano-italo-franquistes, le jour où ils seront obligés de se retirer, se montreront beaucoup moins respectueux à l'égard de l'outillage national que les disciples de Monsieur Aguirre.

Ce n'est pas le moment de rechercher les mobiles auxquels le gouvernement basque a obéi en parodiant l'abandon fameux du bassin de Briey. Encore, si nous ne nous trompons, Briey était propriété française. Il est fort douteux que les hauts-fourneaux et l'outillage des usines de Bilbao soient exclusivement espagnols. Si les puissances ayant la haute-main sur les richesses d'Euzkadi n'ont pas cru devoir intervenir pour les défendre, nous comprenons mal que le gouvernement basque se soit montré plus... catholique que le Pape.

On fait la guerre ou on ne la fait pas.



Les cinquante-huit anarchistes fusillés par ordre de Franco méritent de figurer dans l'Histoire, non seulement à titre de révolutionnaires mais comme des martyrs glorieux de l'Indépendance ibérique.

Ils n'appartenaient pas à cette espèce de calculateurs qui mènent la guerre à l'écoute de la p'outocratie internationale.

Quand le lord de l'Amirauté déclare publiquement que notre cause ne vaut pas la vie d'un seul marin anglais, nous sommes en droit d'affirmer que les intérêts de l'Empire britannique ne valent pas la moindre considération de notre part.

Selon les lois les plus élémentaires de la guerre, Bilbao, son outillage, ses hauts-fourneaux devaient être détruits complètement. Il est des actes appelés de vandalisme dont il est ridicule de laisser l'initiative à l'adversaire.

C'est ce que nos cinquante-huit héros avaient admirablement compris sans avoir fréquenté les cours des hautes écoles de Guerre.

**Ce numéro a été soumis
à la censure**

L'indomptable

L'Indépendance d'abord

(suite de la première page)

cessairement sur le champ de bataille. Les premiers responsables de la mésentente universelle sont ces folliculaires répugnants au service de pays auxquels ils n'appartiennent pas. C'est à ces lâches et à ces traîtres que nous devons de voir subsister une hiérarchie féodale entre les différents peuples.

Plus que toutes les conférences, mieux que cette Société des Nations, le triomphe universel de la dignité nationale est capable de nous acheminer vers cette fédération des peuples considérés dans leur totalité nationale, fédération sans laquelle la race blanche est appelée à tomber dans le néant d'une décadence irrémédiable.

Certes, tant que la ploutocratie restera maîtresse du terrain, le problème sera d'une solution difficile. L'homme possède à l'égard de l'argent une capillarité excessive. Et l'argent livré à lui-même n'aura jamais de patrie.

La révolution essentiellement prolétarienne est un mythe savamment entretenu par ceux qui ont intérêt à troubler le sommeil des braves gens ayant quelques sous à la Caisse d'Épargne lesquels ne se sont pas encore aperçus que c'est précisément la Haute-Banque, avec la complicité des démagogues, qui se charge de les déposséder systématiquement.

Mais la Révolution nationale, le soulèvement de toutes les forces saines, de tout ce qui représente travail, continuité, ordre, organisation, intelligence, la rébellion contre les prêteurs sur gage, les spéculateurs, les sans-patrie de la haute-finance est une nécessité vitale, une condition « sine qua non » de notre renaissance.

C'est le seul moyen d'empêcher que les collectivités restent tributaires d'une poignée de vendus, d'éviter que l'on puisse dire: un tel est l'homme de l'Angleterre, un autre est au service de l'Allemagne, etc., etc.

La première garantie qu'on est en droit d'exiger des hommes d'état est d'appartenir corps et âme au pays qu'ils gouvernent.

Qu'on ne vienne pas nous accuser de faire de l'hitlérisme. Il y a un abîme entre l'expansion-

nisme et le sens national. L'horizon européen s'éclaircira à mesure que nous verrons apparaître des gouvernements purement nationaux et antifascistes à la fois, c'est-à-dire des gouvernements respectueux de la personnalité humaine et soucieux de la dignité collective, des gouvernements qui ne seraient pas composés de forts-à-bras et de casseurs d'assiette échappés des bals musettes.

Notons que la démocratie parlementaire ne facilite nullement l'apparition d'un ordre national et humain.

N'oublions pas que Hitler est un produit du suffrage universel et que lui et Mussolini ont étendu le suffrage universel au plébiscite, procédé que Tardieu semble préconiser et dont les aventuriers de la démocratie dictatoriale semblent en général particulièrement épris. Il est plus facile d'obtenir l'approbation de vingt millions d'individus que de sa femme de chambre. Tandis que tout le monde s'inclinait jusqu'à terre devant Napoléon, sa mère restait scepti-

que, et contre le suffrage des foules cette femme pleine de simplicité et de bon sens avait raison.

Les représentants du peuple doivent surgir naturellement des organismes régissant la vie économique et intellectuelle d'un pays. C'est le seul moyen de constituer un corps représentatif composé par des hommes dont la personnalité a fait ses preuves.

Le contrôle n'en serait nullement diminué, au contraire. Mais l'individu passerait avant le programme et l'idéologie.

Dans le système actuel, régi par le suffrage universel ou le plébiscite, les nations dites démocratiques et les nations fascistes possèdent des cadres hasardeux au sein desquels la hiérarchie s'établit de la façon la plus arbitraire. Les hommes de valeur, les hommes de bonne volonté dont parle Jules Romains sont souvent étouffés et l'on peut voir trôner à Rome tel histrion qui dans son village n'aurait pas été capable d'assumer les plus modestes fonctions.

Comme un soldat...

A L'OCCASION DE LA MORT DE GERTA POROHYLLE, REPORTER DE «CE SOIR», «L'INDOMPTABLE» PRESENTE A LA FAMILLE DE LA COURAGEUSE VICTIME, A LA PRESSE FRANÇAISE ET A LA FRANCE ENTIÈRE SES CONDOLEANCES LES PLUS SINCÈRES.

FAUCHÉE DANS LA FLEUR DE L'ÂGE PAR LA MITRAILLE ALLEMANDE, L'EXCELLENTE JOURNALISTE DESCENDRA AU TOMBEAU ACCOMPAGNÉE DU SENTIMENT ÉMU DE TOUT UN PEUPLE QUI SAURA PROUVER UN JOUR SA RECONNAISSANCE A CEUX QUI, D'UNE FAÇON OU D'UNE AUTRE, SE SONT TROUVÉS A SES CÔTES AU COURS DE CETTE GUERRE SANGLANTE ET QUI PAR GÉNÉROSITÉ DE CŒUR ET PAR PATRIOTISME VÉRITABLE N'ONT MARCHANDÉ NI LEURS EFFORTS NI LEUR SANG.

FACE A LA BARBARIE, SUR LES REMPARTS DE LA CIVILISATION, ACCOMPLISSANT SON DEVOIR D'INFORMER SINCÈREMENT L'OPINION FRANÇAISE, GERTA POROHYLLE EST TOMBÉE COMME UN SOLDAT D'UNE CAUSE UNIVERSELLE.

L'indomptable

Mussolini et la S. D. N.



Mussolini est un homme pratique, habile à simplifier les choses. Prudent malgré tout car, jusqu'à présent, lorsqu'il s'agit de la pompeuse Société des Nations, ses attaques restent purement littéraires. Bénéto est un grand journaliste et il n'est pas chiche de sa prose. Les colonnes du «Popolo de Italia» en savent quelque chose.

Il faut néanmoins s'attendre à ce qu'il applique un jour à la docte assemblée genevoise le traitement dont il a cru passible les Abyssins et les «rouges» d'Espagne (quand il s'agit de voir rouge, le «Duce» n'est jamais en retard).

Pour notre part, nous ne voyons aucun inconvénient à ce qu'on dise leur fait aux sinistres prébendiers du covenant, de l'article 16 et autres fariboles soporifiques propres à induire en léthargie les grands enfants férus de pacifisme intégral que sont certains peuples plus ou moins rassasiés, sinon de gloire du moins d'impôts.

Mais nous croyons opportun de faire remarquer au chimpanzé, régnant à Rome de par la volonté conjugée de la ploutocratie internationale et du Vatican, non moins ploutocratique et non moins international, soit dit sans vouloir ulcérer le cœur des catholiques sincères, qui nous sont aussi sympathiques que les athées et les libres-penseurs du calibre de Bénéto, nous croyons bon de l'avertir que son jeu ne laisse pas d'être périlleux et l'expose aux plus graves ennuis.

Car il n'a pas l'air de se douter que sans la S. D. N., le pacifisme, etc., sa politique violente n'aurait pas pu prospérer et qu'il lui eût été impossible de gagner les positions qu'ils s'est assurées monien-

tanément si les peuples ne s'étaient laissé mystifier par la mystique de la sécurité collective, par le pacte de Locarno et autres calembredaines à l'usage des benêts, des jobards, des dupes inlassables achalandant les aboyeurs de la démagogie et les marchands de perlinpinpin.

C'est à l'abri de la S. D. N. que l'axe Rome-Berlin est parvenu à se souder. C'est à l'ombre de l'imposture wilsonienne que l'attentat contre l'Espagne s'est perpétré.

Quand les citoyens en arrivent à la paresse de compter plus sur la Justice et les représentants de l'autorité pour défendre leurs biens et leur personne que sur eux-mêmes, ils s'exposent à être éventrés par le premier voyou venu. Dans les sociétés plus ou moins policées ce sont en général les honnêtes gens qui sont désarmés et qui se trouvent exposés à ce qu'on leur fasse impunément le coup du Père François.

Grâce au dogme de la sécurité collective, les peuples pacifiques se trouvent à la merci du premier voyou venu. C'est le cas de l'Espagne, où l'agression, est le fait de l'entente de toute une bande de voyous dont le pire est certainement l'Abyssin Franco. Et les plus répréhensibles ne sont pas les agresseurs, car ils ne sont pas les uniques à répudier leur signature, l'Allemagne ayant eu au moins l'élégance de se retirer de la Société des Nations et de réfuter dans son principe le covenant avant de transgresser une loi dont elle avait informé le monde qu'elle avait cessé de la reconnaître comme telle.

Il est assez accrédité que l'Angleterre n'aime pas le désordre.

Or, elle en vit. Certains n'hésitent pas à nous présenter la blonde Albion comme étant le flic de l'Europe. Après tout, c'est possible. Parmi les policiers les délinquants ont qualité de client. La police, les gardiens de l'ordre en général nourrissent une tendresse secrète à l'égard des malfaiteurs: la reconnaissance du ventre.

Mais voici l'Angleterre, en tant que policewoman, prise entre le marteau et l'enclume. Car en ce qui concerne notre ennemi n.° 1, nous n'avons aucune raison de ne pas souscrire à son réquisitoire. Nous nous étonnons seulement qu'il s'attaque aussi violemment à une institution qui, tout bien considéré, n'a fait que favoriser ses attentats. Les seuls à plaindre sont ceux qui à Londres, à Addis-Abeba et ailleurs ont cru l'aréopage genevois capable d'empêcher certaines choses et de mettre un frein à l'appétit insatiable des anthropomorphes germano-italiens.

Nous formulons le vœu que dans un prochain numéro «Il Popolo d'Italia» nous fera l'insigne honneur d'éclairer sa lanterne et de nous révéler quelle mouche a incité le «Duce» à payer d'ingratitude un système auquel il doit tant et de ne pas être tombé jusqu'à présent sous le poignard de quelque patriote ayant des intérêts de l'Italie un sens plus clair, plus «méditerranéen» que cet apache dévoyé, ce Cyrano de Bergerac pour milieux interlopes, ce lâche sinistre ayant raté sa carrière de sycophante, de cet enfant nourri du lait du deuxième bureau, dénommé louve romaine, ce deuxième bureau qui semblait posséder naguère un contrôle plus étroit sur ses créatures.

MEKT OUB!

De tous les politiciens ayant une responsabilité directe dans la tragédie espagnole, Gil Robles est certainement celui qui a le plus contribué à précipiter les événements et à conduire sa patrie au bord de l'abîme.

De tous les apprentis dictateurs, c'est incontestablement le plus simiesque, le plus bas, le moins bien informé, le moins justifié dans ses prétentions de régner en maître absolu sur un peuple.

D'intelligence plus que médiocre, ignorant comme la plupart des Espagnols de sa caste des données les plus élémentaires de la psychologie ibérique, des problèmes mentaux, moraux et sociaux de son pays, il s'était fait un emblème d'un aphorisme ridicule et en plus hérétique si l'on considère qu'il se donne comme un grand catholique malgré sa prédilection pour le lupanar et le champagne, aphorisme qui se réduisait à ceci: Le chef ne se trompe jamais.

Ce fut en 1934, lors du soulèvement de Catalogne et des Asturies que sa physionomie sinistre et son crétinisme intégral prirent le plus grand relief. Il était ministre de la guerre et comme tel livra à une répression sauvage noyant la rébellion dans le sang. Certains Espagnols parmi les plus réactionnaires censurèrent ses agissements barbares. Car ils comprenaient ce que cette sauvagerie, considérée sous l'angle de la politique, pouvait entraîner de conséquences fatales. Même une partie du clergé, de ce clergé crapuleux d'Espagne, auquel Gil Robles guignait inlassablement de l'oeil, sous la pression de ses ouailles, fut obligé de le désavouer. Presque tout le monde était convaincu que l'insurrection aurait pu être réprimée d'une façon pacifique, sans dé-

truire Oviedo (que Gil Robles fit bombarder par l'aviation, prétendant dans la suite que c'étaient les Asturiens qui avaient incendié la ville) et sans faire emprisonner trente mille citoyens.

Nous savons de source certaine que lorsque le chef d'Action populaire donna l'ordre d'assassiner sans pitié les mineurs asturiens, il était à table en galante compagnie délirant devant de nombreuses bouteilles de champagne qu'il venait de vider.

C'est ce grand européen que Franco envoie négocier à Londres et dont il prétend faire un chef d'Etat avec l'assentiment de l'Angleterre. Si vraiment l'Angleterre espère se cramponner à ce saouillard jésuitique, on

peut dire que ses jours sont comptés.

Il y aurait lieu de dire:

Tel valet, tel maître.

Nous avons peut-être tort de mettre le Foreign-Office en garde. De plus en plus, l'Angleterre de Neville Chamberlain semble vouloir torpiller notre cause, et si prévenir un adversaire qu'il va commettre une faute ne manque pas d'élégance, quand il s'agit de la Albion, il serait mieux indiqué de la laisser s'enfoncer dans son erreur.

Il est vrai qu'au point où en sont les choses, nos avertissements resteront lettre-morte. L'Angleterre ploutocratique s'est enlisée dans un borborygme dont rien ni personne ne sauraient la tirer.

Mektoub! disent les Arabes.

Heil Hitler!

Nos lecteurs auront peut-être trouvé que L'INDOMPTABLE n'a plus ce ton agressif qu'il avait auparavant lorsqu'il parlait de la basse canaille franquiste, queipodellaniste, de la bande de dégénérés vendus à l'impérialisme germano-italien.

Nos lecteurs auront sans doute eu connaissance des dispositions décrétées par le clérico-hitlérien, antisémite de pacotille et mendiant des subsides à la haute-banque juive de Londres, dispositions selon lesquelles tous les journalistes travaillant en territoire loyal seront déferés à la Justice Militaire. Les simples rédacteurs seront passibles d'une peine allant de trois ans de prison aux travaux forcés à perpétuité. Les directeurs de journaux et les correspondants de guerre seront condamnés à mort.

On comprendra que les rigueurs de la loi franquiste nous donnent à réfléchir et nous empêchent de traiter la bande des militaires rebelles de détritux excrémentiels de la féodalité agonisante.

Nous entendons d'ici les salves du peloton d'exécution.

Mais nous plaignons du fond du coeur les pauvres journalistes qui nous survivront et seront condamnés à écrire au pas de l'oie. Heil Hitler, quand-même!

Ce numéro a été soumis à la censure

L'Indomptable



MENSONGES et VERITE



«EL PARAPETO», organe du Comité National, précise notre position au sujet de l'armée:

Il y a des mois que les anarchistes espagnols, groupés au sein de la C. N. T., de la F. A. I. et des Jeunesses Libertaires ne cessent d'affirmer que l'armée doit être parfaitement homogène et imprégnée d'un esprit purement antifasciste.

On ne peut pas affirmer que tous les secteurs antifascistes partagent notre opinion et travaillent dans le sens de l'unité spirituelle de l'armée populaire.

La circulaire du Ministre de la Défense Nationale défendant tout prosélitisme dans les rangs de l'Armée, nous en fournit la preuve irréfutable.

Dans son numéro du 18 Juillet dernier. "LE SOCIALISTE" émet une opinion judicieuse sur le moral de nos troupes.

La politique de Parti qui a sévi jusqu'à présent n'est pas une politique de guerre. Il se peut que ceux qui s'en font les défenseurs ne partagent pas notre avis, mais il est indubitable que cette politique a eu un effet néfaste dans les tranchées. On a transformé en héros de légende des éléments qui étaient tout au plus des héros fort modestes. On nous a présenté comme étant des génies militaires des gens privés de toute capacité... Il est certain que des rangs du peuple surgiront-ils ont surgi déjà des chefs militaires qualifiés pour commander l'Armée Républicaine. Mais il n'est pas très opportun de les fabriquer en série à l'usage de considéra-

tions purement partisans. L'Armée n'a d'autre mission que de remporter la victoire. Que le commandement revienne aux plus capables, c'est tout. Et que les subordonnés obéissent. Les héros et les stratèges de Parti ne nous intéressent en rien. Il nous faut des guerriers authentiques. Ce qu'il nous faut, ce sont des chefs militaires capables de diriger une opération et de la mener à bonne fin sans déployer plus d'héroïsme que celui que commandent les circonstances. Nous n'avons que faire des chefs militaires dont l'excès d'héroïsme n'a d'autre conséquence que de nous faire perdre glorieusement une bataille. La guerre moderne réclame, incontestablement, beaucoup de courage, mais aussi un minimum de connaissances positives...

En présence de cette confession publiée par un organe d'un Parti qui compte plusieurs ministres dans le Gouvernement, nous croyons tout commentaire superflu. Nous en laissons l'initiative aux soldats qui ont une notion exacte de leur devoir.

«L'INDOMPTABLE» partage complètement cet avis: Si souvent dans ses colonnes le lecteur a trouvé des attaques énergiques contre certain parti, c'est précisément que nous croyions de notre devoir neutraliser le sectarisme dangereux pour la cause commune devant lequel les communistes n'ont jamais reculé, provoquant des frictions et des dissensions qui ne favoriseraient guère le dynamisme dont une armée a besoin pour

atteindre toute son efficacité. Nous taire, c'était nous confiner au rôle de victimes, c'était laisser le champ libre à une politique que nous ne saurions approuver ni dans ses méthodes ni dans les fins qu'elle poursuit.

L'Armée est de tout le monde, l'Armée appartient à la Nation entière. La tragédie que nous subissons a été causée précisément par le caractère politique de l'Armée que nous possédions, par son caractère de classe. Les mêmes causes provoquant les mêmes effets, laisser une certaine idéologie s'emparer de nos troupes, c'est vouer l'Armée à redevenir un instrument d'une politique déterminée alors que sa première condition est de garantir l'indépendance ibérique.

Une fois la Victoire assurée, les armes remisées dans les arsenaux, il sera toujours temps d'envisager certains problèmes nationaux et internationaux. Tout au moins sur le front, la guerre impose une trêve des partis. Ne pas vouloir l'admettre, c'est courir au-devant d'un désastre. Mais la cessation des hostilités politiques doit être simultanée. Nous sommes en droit de défendre nos positions tant que nous les sentirons menacées. Nous ne prétendons nullement passer à l'offensive, mais nos batteries ne se tairont qu'au moment où se tairont les autres. Toutes les concessions qu'on exigera de nous nous sommes disposés à les consentir. Mais aucune pression ne saurait nous contraindre à jouer un rôle de dupes.

L'indomptable

La Chine et les Chinois

par Gonzalo de Reparaz



1^{ère} année - Hebdomadaire - N.º30

L'empire du Milieu vécut heureux tant que les habitants de l'autre monde ne s'aventurèrent pas à le découvrir; les habitants de notre monde qui, non contents de vivre malheureux parce qu'ils n'ont jamais su apprendre à vivre, se sont obstinés et s'obstinent encore à entraîner les autres dans leur malheur.

La Chine est une fédération de familles. Chaque famille constitue un état ayant son histoire propre et ses biens particuliers. La propriété, au lieu d'être individuelle, est familiale. Il s'agit donc d'une sorte de confédération régie par le collectivisme.

Nous nous trouvons donc en présence d'un édifice social dont l'architecture est totalement différente de l'architecture arienne.

En Chine, les ariens ne sont pas parvenus à imposer leurs conceptions, comme ils le firent aux Ibères en les européanisant brutalement.

La Chine est lointaine et vaste. Il ne vint jamais à l'idée des Romains de la conquérir. Au contraire, ce furent les Chinois, quand ils étaient encore guerriers et des conquérants, qui pensèrent à soumettre les Romains. Ce fut le fameux général Pan-Chao qui en eut l'idée et qui parvint à la tête d'une puissante armée aux frontières de l'empire des Césars. Cela se passait avant que les doctrines de Christ eussent pénétré en Chine. A vrai dire le grand pacificateur Jésus-Christ n'a rien pacifié du tout, car depuis que les ariens se sont emparés de ses idées il y a eu plus de guerres que jamais. «Paix et pauvreté» prédisait le Galiléen. «Guerre et richesse» clament et pratiquent les chrétiens qui se prétendent ses disciples. L'Eglise de Jésus tient de la caserne et de la boutique.

Mais revenons à Pan-Chao. L'empereur des Chinois désapprouva ses projets, et l'empire

du Milieu continua de subsister libre de tout contact avec l'Occident.

Chaque famille a son budget particulier établi selon un programme déterminé et dont seuls les chiffres changent. Le produit de telle propriété est destiné à maintenir les vieillards; celui de telle autre à l'éducation des enfants, etc...

Dès l'enfance, le respect de la tradition est imposé par l'exemple des parents et des grands-parents, et par le châtement si l'exemple s'avère insuffisant.

L'autorité du père est absolue. Au sein de chaque famille existe une hiérarchie immuable. La noblesse est double. Il y a celle qui est héritée des ancêtres et une autre qui tient à la fonction administrative du père de famille.

La religion se réduit au culte des ancêtres. Les problèmes religieux, qui ont coûté tant de soucis, de larmes et de sang aux ariens et aux sémites, ne comptent pas pour eux. Le Chinois est travailleur et sobre. Dans la lutte pour la vie, il finit toujours par l'emporter sur le blanc. C'est pourquoi l'invasion jaune est si redoutée, surtout aux Etats-Unis. Le Chinois ne s'intéresse qu'aux choses terrestres. Ce qui se passe au ciel ne le préoccupe jamais. Il lui suffit d'être assuré d'un cercueil quand il retournera à la terre dont il vient.

II

Sept siècles avant Jésus-Christ, alors que Rome la belliqueuse naissait à la vie, les Chinois étaient des guerriers. Ils étaient divisés en sept royaumes dont les rapports étaient inlassablement belliqueux. Pour protester contre ce chaos sanglant, deux hommes se levèrent: Lao-Tseu, fondateur de la religion de la paix basée sur la raison, et Confucius, qui prétendait assujettir les relations entre les hom-

mes aux règles de la vertu et de la courtoisie. Il fit aussi prédication en faveur de la fusion de tous les Chinois en une seule nation. Ils ne furent pas persécutés, car le Chinois est tolérant.

Quand les premiers navires chrétiens arrivèrent en Chine, les Chinois se rendirent vite compte que ces gens ne poursuivaient aucun idéal et que seuls les biens terrestres les intéressaient. Il s'agissait d'une invasion et de quelle invasion! Une nuée d'ivrognes et de voleurs. La Chine n'éprouva que du dégoût à leur égard. Un document officiel nous informe de l'opinion du Gouvernement chinois à leur sujet.

«Les barbares sont semblables aux animaux et on ne saurait les gouverner comme les autres citoyens. Essayer de les traiter par la raison serait nous exposer à la confusion. Les anciens rois le savaient parfaitement et c'est pourquoi ils les traitaient d'une façon arbitraire. Par conséquent le meilleur moyen de les gouverner est de les gouverner arbitrairement.»

La doctrine était excellente; mais la force faisait défaut pour la mettre en pratique. Des siècles de pacifisme avaient fait perdre aux Chinois l'habitude de se battre. Par contre, les barbares étaient d'excellents guerriers et la pauvre nation succomba devant la violence de ses envahisseurs, qui allèrent même jusqu'à l'empoisonner systématiquement (guerre de l'opium) et n'hésitèrent pas à la ravager.

III

L'opinion des Chinois au sujet des barbares se peut parfaitement appliquer aux cochons qui nous ont attaqués et à leur congénères, les coquins hypocrites de la Non-Intervention. Nous devons les traiter comme des animaux malfaisants, produits

(Suite à la deuxième page.)